

# A y regarder de plus près

Myriam Suchet, Joëlle Le Marec,  
Igor Babou & Guillaume Soulez

*There is a crack in everything,  
that's how the light gets in.*  
Leonard Cohen

## Indications pour une partition de lecture

The image shows a handwritten musical score for a piece titled « Composition française » by Nicolas Frize. The score is written on multiple staves, including staves for voice and orchestra. The notation is dense and includes various musical symbols, such as notes, rests, and dynamic markings. There are also some Arabic text elements, including the word « تشوختاوير » (Tashkhatayir) and a circled number 36. The score is written in black ink on white paper.

« Composition française », création musicale de Nicolas Frize pour 4 solistes,  
orchestre et 2 grands chœurs, créée en mai 1991 à la Basilique de Saint-Denis (93)

Le texte qui va suivre est composé de cinq voix :

#Myriam, avec un accent de lecture littéraire myope

#Joëlle

#Guillaume

#Igor, qui va faire appel à la mémoire des luttes universitaires

#Le Chœur, dont le nombre dépasse la simple somme des voix en présence

### #Myriam, puisque ça a débuté comme ça, en littéraire

Avez-vous déjà observé un tableau de si près que son thème en disparaît ? En se focalisant sur le coin en bas à droite (ou juste ce petit carré de deux centimètres, là, au milieu), on ne voit plus bien ce qui est représenté (un visage ? une marine ? la Liberté guidant le Peuple ?). Ce qui apparaît, à la place, c'est le coup de pinceau, le grain de la toile, la composition des couleurs. Tandis que la question « quoi ? » perd en pertinence, la question « comment ? » gagne en puissance. Daniel Arasse en avait fait une méthode pour désarticuler les catégories traditionnelles de l'Histoire de l'art en pointant la fabrique du peintre mais aussi les jouissances du spectateur attachées à certains détails déformant le tableau tout entier par contagion<sup>1</sup>. De la même façon, on peut lire un texte littéraire à la loupe. On ne se demande pas de quoi il parle, ce qu'il veut dire, raconter ou décrire, pour mieux prêter attention à la manière dont il en parle – ce que l'on appelle aussi *style*<sup>2</sup>. Cette façon de lire s'avère redoutablement efficace pour bousculer tout un rapport au monde : au lieu de prendre acte de ce qui se présente comme « un fait », il s'agit de l'observer de plus près et de débusquer ce qui cherche à s'imposer à nous sous ce masque. La lecture de (très) près caractérise une certaine formation littéraire, qui invite à ne plus voir seulement le sens des mots ou de la phrase mais bien la forme de chaque lettre. Dans les termes de Jean-Pierre Richard : « La lecture n'y est plus de l'ordre d'un parcours, ni d'un survol : elle relève plutôt d'une insistance, d'une lenteur, d'un vœu de myopie. Elle fait confiance au détail, ce grain du texte. »<sup>3</sup> Il y a un plaisir intrinsèque à cette lecture rapprochée. Mais, ce faisant, je mets aussi la première pierre à l'édifice de notre démonstration commune en démontrant les enjeux de cette pratique, qui pulvérise les habitudes de lecture et, par-delà ou plutôt par là même, d'être au monde.

Pour grossir l'effet, j'ai opté pour un texte qu'il est particulièrement spectaculaire de lire de très près (mais l'exercice peut se reconduire sur n'importe quel support, y compris, comme nous le verrons plus bas, sur une analyse de la situation que nous dirons UniversiTerre, pour suggérer le lien entre l'enjeu institutionnel et celui de la planète à la fois tout entière et dans la singularité de chaque être et de chaque chose qui la peuple). Voici, donc, un extrait de l'ouvrage de Nathanaël, *L'Absence au lieu*, dont la première section s'intitule « fa ille ».

Il n'y a pas si longtemps je montrais du doigt la très infime distance entre la famille et la fa ille. J'en reviens aujourd'hui, car il m'est d'une première importance de repousser d'emblée cette possibilité, bien ancrée dans nos réflexes psychosociaux, du lien intrinsèque à l'autre, par quelque idéologie de parenté, où prédomine l'autorité biologique (l'étymologie du mot famille renvoie curieusement, mais pas étonnamment, à la servitude). Je ne parle pas de sang, je voudrais que ce soit clair. Pas de sans, mais de *sens*, voire de *sensualité*<sup>4</sup>.

Que voit-on, entre le « a » et le « i », pour peu qu'on y regarde de très près ? À première vue : rien. Ou plutôt : un blanc. Cet espace ouvre comme une fenêtre au travers de laquelle on ne voit plus le texte mais la trame même du papier. On peut, bien sûr, interpréter : on lira alors une espèce de jeu de mots (ou de lettres) qui inscrit « la faille » dans une faille (une coupure) entre les lettres. Mais l'exercice de la loupe invite à résister au besoin de signification pour s'autoriser le désir des sens (le texte y invite, d'ailleurs : « Pas de sans, mais de *sens*, voire de *sensualité*. »). On peut s'offrir le plaisir d'effleurer le texte comme on caresserait une peau aimée, au lieu de chercher à le saisir pour le (com)prendre. « Éloge de la caresse » est

le sous-titre du livre que Marc-Alain Ouaknin consacre à la lecture<sup>5</sup>. On ne comprend pas, le texte s'interrompt – et il n'y a pas à chercher à faire sens. Que se passe-t-il, alors ? Ayant largué les amarres de son inféodation au mot, le segment « ille » se découpe comme une île étrange et invitante. Hantée, aussi. Car à bien y regarder, ce blanc n'est pas plus vierge que ne l'étaient les espaces laissés vides sur les cartes des « Nouveaux mondes » à conquérir. En l'occurrence, ce blanc est la trace laissée par l'effacement de la lettre « m ». L'enjeu, explicité par le texte, est d'ouvrir une brèche (une « faille ») par laquelle échapper à l'« idéologie de parenté, où prédomine l'autorité biologique » (c'est-à-dire : la « famille »). Mais alors, comment comprendre la parenthèse « (l'étymologie du mot famille renvoie curieusement, mais pas étonnamment, à la servitude) » ? Le problème n'est pas l'exactitude de cette information puisque le *Littre* confirme, en effet, que « famille » provient « du latin *familia*, famille, *famulus*, serviteur, de l'osque *famel*, serviteur ». Mais n'y a-t-il pas un risque que la généalogie du mot reproduise celle de la filiation (« l'autorité biologique ») contre laquelle, précisément, tout le texte s'insurge ?

C'est là que le rapprochement du regard, au plus près des moindres détails du texte, doit s'accompagner d'un autre mouvement. Le volontaire « vœu de myopie », loin d'isoler des particularités microscopiques, invite au contraire à prendre appui sur elles pour opérer des rapprochements avec d'autres passages<sup>6</sup>. D'où l'importance aussi des références et des renvois en note de bas de page qui ont si mauvaise presse : chaque appel de note rappelle qu'on ne pense pas seul, ni dans l'isolement d'un seul texte, et valorise

l'interlocution continue des voix présentes et passées. Ce qui semblait anecdotique prend alors une autre dimension. En l'occurrence, la parenthèse étymologique (qui pourrait faire craindre à une emprise de l'Origine tant honnie), peut être rapprochée de deux autres textes de Nathanaël, distants de quelques années mais proches dans leur souci étymologique. Dans *Carnet de somme*, paru en 2012, on peut lire : « La rencontre qui, si tu me permets une fixation étymologique de plus, provient de l'ancien français *encontre*, un mot hermaphrodite, *m.* ou *f.* »<sup>7</sup>. L'ouvrage *Sisyphus* reprend à son tour cette remarque dans la note marginale numérotée 36, citant l'ancien français, cette fois, dans l'anglais d'écriture : « *Encounter, from the O.F. encontre, masculine or feminine : of undecided form* »<sup>8</sup>. L'étymologie n'est donc pas convoquée pour retracer une généalogie de la pureté de « la langue » depuis son Origine, au contraire : il s'agit plutôt d'élaborer une érotique linguistique qui libère les mots et les sujets parlants. L'hermaphrodisme du mot est l'indice d'une inscription du corps dans une langue débarrassée des catégories héritées :

Hermaphrodite est une parole désirée dans un corps inintelligible. [...] L'hermaphrodisme serait cela, une plongée dans le corps désirant, loin des préoccupations nominales. Masculin ou féminin ou aucun, c'est-à-dire ailleurs, ce qui pour moi est acte de présence : là. Loin des formes décidées, d'un discours politique arrêté mais : *en face*.<sup>9</sup>

Nous voilà entre les langues, entre les genres, inassignables. Pour le dire autrement, il s'agit de considérer le « s » de français comme une

<sup>1</sup> Daniel Arasse, *Le Détail. Pour une histoire rapprochée de la peinture*, Paris, Flammarion, 1992.

<sup>2</sup> Marielle Macé, *Styles. Critique de nos formes de vie*, Paris, Gallimard, « Nrf », 2016.

<sup>3</sup> Jean-Pierre Richard, *Microlectures*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 1979, p. 7.

<sup>4</sup> Nathanaël, *L'Absence au lieu*, (Claude Cahun et le livre inouvert), Montréal, Nota Bene, 2007.

<sup>5</sup> Marc-Alain Ouaknin, *Lire aux éclats. Éloge de la caresse*, Paris, Seuil, « Points essais », 1994.

<sup>6</sup> En cela, la lecture à la loupe s'apparente à l'exégèse biblique du Midrash, qui repose notamment sur le rapprochement de passages parallèles, cf. H. L. Strack Hermann et Günter Stemberger, *Introduction au Talmud et au Midrash*, Paris, Cerf, « Patrimoines », 1986. Un autre air de famille peut s'établir avec *Mnemosyne* d'Aby Warburg, qui se fonde aussi sur le rapprochement de détails.

<sup>7</sup> Nathanaël, *Carnet de somme*, Montréal, Le Quartanier, 2012, p.107.

<sup>8</sup> Nathanaël, *Sisyphus, Outdone. Theatres of the Catastrophal*, New York, Nightboat Books, 2012, p.49.

<sup>9</sup> Nathanaël, *Carnet de somme*, op. cit. p.70

marque de pluriel, de s'approcher jusqu'à ce qu'il révèle, sous sa surface uniforme, les hétérogénéités qui le constituent.



Pourtant, il ne suffit pas de regarder au travers d'une loupe pour voir proliférer les possibles et révéler l'hétérogénéité constitutive de surfaces qui semblent uniformes et unifiées. Tandis que je travaillais à la rédaction de ce texte, j'ai été exposée à une autre image lors d'un atelier de mobilisation contre le projet de « Loi de programmation pluriannuelle de la recherche » proposé par le gouvernement Macron, en préparation depuis la fin de l'année 2019 en France. Pour s'en faire une idée, voici ce qu'en affirme Antoine Petit, actuellement président-directeur général du Centre national de la recherche scientifique (CNRS) dans le journal *Les Échos* du 26 novembre 2019 : « Il faut une loi ambitieuse, inégalitaire – oui, inégalitaire, une loi vertueuse et darwinienne, qui encourage les scientifiques, équipes, laboratoires, établissements les plus performants à l'échelle internationale ». Cette illustration était extraite de la page d'accueil desdites « Chaires d'excellence », récemment instaurées au sein de la nouvelle « Université de Paris » (fusion de Paris 5-Descartes et Paris 7-Diderot) « pour répondre aux objectifs affichés de renforcer l'excellence du positionnement scientifique à l'international et de l'attractivité d'Université de Paris »<sup>10</sup>.

**#Guillaume commente, depuis la Sorbonne-Nouvelle Paris 3 où s'est tenu l'atelier intitulé « Un avenir confisqué ? Questions d'échelle, dimension transnationale et mémoire des luttes ».**

Les représentations véhiculées par cette loupe-là se laissent voir assez vite si l'on y prête attention : il s'agit de mettre au second plan la dimension collective et coopérative du travail de la recherche pour ne se focaliser que sur la figure héroïsée et sans doute émue (les petits traits du halo) d'un chercheur génial, unique, repéré grâce à cet appel à l'excellence, et isolé des autres, qui sont alignés, anonymes, sans lien entre eux.

Le scandale, presque invisible si l'on ne s'y arrête pas, est que la loupe, cet instrument qui symbolise l'enquête (démarche toujours collective puisqu'il s'agit de situations où le savoir s'élabore avec autrui, y compris lorsqu'on se penche sur des textes), se retourne contre les chercheurs pour n'en isoler qu'un seul. Ou, mieux, n'en « sélectionner » qu'un seul. « Sélection. Choix, triage etc. Sélection de mots propres, dit plus que *choix*. Nous avons *élection* ; mais Sélection veut dire plus positivement un choix qu'on fait parmi des choses dont on rejette la plupart. *Attestations isolées*. » (Louis-Sébastien Mercier, *Néologie*, 1801). Le *management* de la recherche,

sans ménagement, s'attribue le symbole et rappelle par cette image sa domination sur la recherche elle-même, qu'elle dépossède en quelque sorte. Par une même entour-loupe, il s'approprie la sélection « naturelle »<sup>12</sup>.

### #Myriam

Refusons, résolument, la captation de cet outil de recherche au profit d'une idéologie *managériale*. Puisque nous savons manier la loupe autrement, utilisons-la pour prêter attention aux petits riens de la matière et de la manière, des rapports préparatoires pour cette « Loi de programmation pluriannuelle de la recherche ». L'un d'eux, intitulé « Recherche partenariale et innovation », affirme ceci (je souligne) :

Cet accroissement de moyens doit être pensé dans un *équilibre* entre financement compétitif efficace de projets, et visibilité pluriannuelle. Par ailleurs, le bon pilotage de cette compétition relève d'une équation subtile incluant *l'équilibre* des disciplines, l'environnement des équipes de recherche, et la cohabitation des multiples sources de financement<sup>13</sup>.

Dans ce bref passage, les répétitions sont frappantes : en quatre lignes on lit deux occurrences du terme « équilibre » et deux occurrences de « compétition » (sous la forme d'un adjectif et sous la forme d'un substantif – je souligne) : « un **équilibre** entre financement **compétitif** » puis « le bon pilotage de cette **compétition** », et encore « une équation subtile incluant **l'équilibre** des disciplines ». Le discours tourne sur lui-même dans la pure tradition de la langue de bois. De fait, « l'équilibre » prôné vise en fait à masquer une réalité toute différente : la « cohabitation des multiples sources de financement » ne fait que creuser l'écart (et

donc le déséquilibre) entre les disciplines, notamment au détriment des sciences dites « humaines et sociales » dont la protection suppose le financement récurrent annuel des laboratoires, hors de toute « compétitivité » court-termiste. Il est révélateur de retrouver le même effet de répétition dans un autre document officiel, intitulé *Une stratégie internationale pour l'enseignement supérieur français*, qui prétend (je souligne) : « Le plan **Bienvenue en France** lancé par le gouvernement montre une prise de conscience **bienvenue** sur ce sujet et une réelle ambition. » La reprise du mot « bienvenue », qui apparaît là encore deux fois à quelques mots d'intervalle, est quasiment une antiphrase, puisqu'il s'agit en fait d'augmenter les droits d'inscription des étudiants étrangers hors Union Européenne ! On peut ajouter le maniement des adjectifs « subtile » (qualifiant « équation » dans le premier extrait) et « réelle » (qualifiant « ambition » dans le second), dont la vacuité masque mal l'absence de démonstration, comme une prophétie qui s'espère autoréalisatrice.

Le maniement de la loupe est donc indispensable, car il ramène à la lenteur nécessaire pour ne pas se laisser embarquer dans la chaîne d'un discours qui truque les possibilités de dire et de penser. Regarder le « s » qui finit « en français » comme une marque de pluriel n'est pas une coquetterie de littéraire, c'est une responsabilité assumée à prendre acte non seulement de la diversité, mais plus fondamentalement de la différence constitutive de « la langue ». Mon engagement pour des modes de lecture qui bousculent mes propres certitudes exige, corolairement, ma prise de position résolue dans les attaques qui déstructurent les biens communs et services publics. Comment, sinon, ne pas être en contradiction avec l'exigence d'écoute à laquelle je suis formée et ne cesse de m'entraîner ?

<sup>10</sup> <https://u-paris.fr/appelel-chaires-dexcellence/>

<sup>11</sup> Guillaume : « Contre une telle idéologie, je développe une analogie entre culture et (agri)culture (retrouvant l'origine de la notion de culture chez l'ami Cicéron : *cultura animi*), et plus précisément entre un laboratoire de recherche et une *butte de permaculture*. Il suffit que l'Etat garantisse l'eau et le soleil (un financement récurrent) pour qu'un laboratoire se régénère d'année en année (contre des financements aléatoires, ponctuels ou ciblés par appels d'offre qui déséquilibrent le terreau accumulé par les travaux antérieurs). »

<sup>12</sup> Michel Veuille, « Le CNRS n'a pas à propager d'idées reçues sur Darwin », *Libération*, 8 janvier 2020.

<sup>13</sup> *Recherche partenariale et innovation*. Rapport de l'un des groupes de travail préparant la Loi de programmation pluriannuelle de la recherche, disponible en ligne <https://www.enseignementsup-recherche.gouv.fr/cid145221/restitution-des-travaux-des-groupes-de-travail-pour-un-projet-de-loi-de-programmation-pluriannuelle-de-la-recherche.html>



## #Joëlle

Il n'y a pas de raison que le soin accordé à n'importe quel phénomène ou objet, culturel ou naturel, si modeste soit-il en apparence, soit réservé à l'échelle discrète de nos travaux quotidiens, tandis que les « politiques » de recherche se satisferaient de visions grossières, d'énoncés bancals, de bégaiements paresseux. La conscience quotidienne de la complexité, celle qui nous inspire un scrupule maximal quand il s'agit d'essayer de vivre et comprendre ceux et celles avec qui on cohabite, est de même nature qu'il s'agisse de l'enquête de recherche ou de la vie ordinaire. Seul l'expert se sent dispensé de cette attention inquiète et scrupuleuse, au nom d'une sorte de droit d'usage des savoirs dont il dispose pour, non pas se préparer à ce qui advient, mais gérer des futurs fabriqués (quelle prétention !).

Parfois la vision concentrée et sérieuse de l'enquêteur soucieux de bien voir est moquée : le chercheur ou la chercheuse couperait les cheveux en quatre et ne verrait rien des grands enjeux, perceptibles uniquement depuis une *place* à part. Celle-ci s'avère être, dans les faits, un bureau, une salle à manger, ni plus ni moins<sup>14</sup>. Or l'enquête, la restitution des faits et des objets, relève d'un entretien constant de potentialités, contre toute idée de constitution de butin de données mortes : c'est ce que rappelait la voie sensible de Tim Ingold, lors d'une conférence à l'EnsAD le 29 mars 2018. L'erreur est dans l'illusion d'une visée panoramique qui serait distincte par nature de la construction d'un savoir à partir de l'expérience directe d'une attention au monde depuis nos situations d'enquêtes. Le *care*, comme philosophie politique et philosophie de la connaissance, a depuis longtemps fait voler en éclat le mythe, situé, d'un point de

vue « au-dessus » des expériences<sup>15</sup>, de même que l'anthropologie avait en son temps abattu les murs du Grand Partage entre la culture supérieure de l'observateur, et celle des autres, occupés à leurs pratiques agraires, leurs fêtes, leurs rituels soigneux, leurs enjeux situés.

Une « politique scientifique » n'a donc pas de raison de ne pas être inspirée par des pratiques d'attention, par une qualité d'expression, qui sont celles que nous développons lorsque des choses nous importent et que nous les prenons au sérieux. Nous ne supportons plus les rythmes bâclés, les mots vides de sens, le recours aux masques dérisoires des pictogrammes. Nous ne le tolérons pas de nos étudiants. Il n'y a aucune raison de le tolérer de ministres ou d'experts.

En dépit de tout cela, la visée politique et managériale produit quantité d'artéfacts qui obstruent les passages et encombrant nos champs de visions. Depuis ces échelles politiques des tableaux de bord et des pictogrammes, le retour vers le détail ne marche plus, il reste entaché de la grossièreté de la visée managériale car affecté par le présupposé paresseux de tout pouvoir : « Qui peut le plus peut le moins. »

Par contraste, qu'y a-t-il sous nos loupes, dans nos milliers d'enquêtes (littéraires, socioethnographiques, sémiotiques, historiques, biologiques, etc.) ? Des milliers d'autres enquêtes menées par d'autres personnes, d'autres êtres vivants attentifs les uns aux autres. Bernie Krause, bio-acousticien, fait apparaître dans ses enregistrements de milieux de vie (prairies, forêts, banquises, etc.) la manière dont les animaux s'écoutent et entrent dans l'orchestre, dans une cohabitation des voix qui supposent quantité de sémiotiques différentes, énigmatiques, mais qui produisent ensemble une expression sonore de la pluralité des voix qui cohabitent<sup>16</sup>.

## #Igor

Il est possible, autant que nécessaire, de se réapproprié la communication portant sur les sciences, et les expériences passées sont là pour nous inspirer.

Dans la plupart des médias *mainstream*, le public accède à des informations sur les sciences à l'occasion de controverses : climat et OGM notamment. La science est alors traitée sous un angle supposé politique et social, dans le sens où la « société » est le plus souvent présentée comme ce qui est extérieur aux sciences. Ce qui serait politique et social serait situé là où le débat public ferait rage, préservant ainsi le cœur des sciences de toute influence du « social » et du « politique ». L'angle politique et social n'est ainsi jamais appliqué directement à la science, qui n'est pas montrée comme un métier, avec ses contradictions, ses rapports de production ou de domination. La science, pour les journalistes, c'est le plus souvent le Bien, le Progrès, les Idées, ou la Raison. Mais ce n'est pas un travail.

Les institutions scientifiques ont été gagnées par la communication : elles ont embauché des journalistes et des communicants et font de la « com' » identique à celle des entreprises. Des codes de communication bien différents des normes scientifiques sont en effet apparus dans les années 1980<sup>17</sup>. Mise en spectacle, *storytelling*, personification et héroïsation des scientifiques. Aucune enquête sérieuse à propos du travail de la science n'y est jamais présentée, et l'univers du discours est généralement clos sur celui de l'institution qui rémunère les communicants. Tout est fait dans ces médias spécialisés et cette communication *corporate* pour que la science n'apparaisse jamais comme un métier : c'est

si salissant un métier ! Les universités, elles aussi, ont été gagnées par les rhétoriques de la communication professionnalisée, et verrouillent leur communication. Les importantes grèves universitaires ayant eu lieu en France entre 2019 et 2020, dans un contexte de blocage national, ne sont pratiquement pas évoquées par les médias des universités, ce qui relève d'une logique de marque lisse et dépolitisée<sup>18</sup>.

Pourtant les scientifiques peuvent donner une autre vision de l'objet « science », en prenant la plume ou le clavier pour parler de leur métier, sans la médiation de professionnels des médias *mainstream*<sup>19</sup>. Des expériences ont ainsi été menées dans les années 1970. Les scientifiques ont alors parlé de leur métier en s'appuyant sur des publications autogérées, fabriquées par eux-mêmes, et distribuées à leurs lecteurs sans intermédiaire. Les titres de ces revues étaient les suivants : « *Vivre et survivre* » (qui fut le premier journal écologiste de France, publié deux ans avant *La Gueule Ouverte* et *Le Sauvage*), « *Labo contestation* », « *Impascience* » et « *Le module enragé de Paris 7* ». Ce corpus couvre la période allant du milieu à la fin des années 1970 : une période courte donc, mais intense et marquée par la radicalité de l'après 1968.

De quoi parlaient ces scientifiques ? Non pas de contenus de savoir, ni de découvertes, mais des rapports de domination qui existaient – et existent malheureusement toujours – dans les laboratoires. Parmi les thèmes que l'on peut relever dans cette presse alternative de critique de science, on trouve les rapports conflictuels entre « mandarins » et chercheurs ou doctorants, les rapports de domination de genre (sexisme, paies différentes et soumission des femmes à des tâches inférieures à leur niveau de diplôme), les rapports Nord-Sud et le post-colonialisme

<sup>14</sup> Eric Vuillard dans ses romans *l'Ordre du jour* (2017) ou *Congo* (2015) excelle à montrer les lieux et situations concrètes, salons, bureaux, où les puissants cachent le caractère tragiquement sordide des situations d'où émergent dossiers et plans qui concernent les vies des populations humaines pour des siècles.

<sup>15</sup> Sandra Laugier, Pascale Molinier et Patricia Paperman, *Qu'est-ce que le care ?* Paris, Payot, 2009.

<sup>16</sup> La Fondation Cartier pour l'art contemporain a présenté du 2 juillet 2016 au 8 janvier 2017 l'exposition « Le grand orchestre des animaux » consacrée aux enregistrements de Bernie Krause.

<sup>17</sup> Pierre Fayard, *La communication scientifique publique*, Lyon, Chronique Sociale, 1988.

<sup>18</sup> Je note cependant une exception : le site web de l'université de Paris 3 présente une motion dénonçant la réforme des retraites et la « LPPR ».

<sup>19</sup> Nous disposons d'un corpus de presse alternative scientifique bien pratique pour cela : il peut être consulté en libre accès à partir de cette adresse : <http://science-societe.fr/tag/critique-des-sciences/>

scientifique, le financement de la recherche par l'armée et l'industrie et également la contribution des sciences à la destruction de l'environnement. Les témoignages de la vie des travailleurs de la science coexistaient avec des thèmes moins directement liés au fonctionnement des laboratoires : l'exploitation des travailleurs racisés à l'Hôpital, les collusions entre les sociologues et le pouvoir, l'hypocrisie des chercheurs qui adoptent des postures gauchistes mais qui mènent une politique d'exploitation dans leur laboratoire. En dehors des dénonciations, il y avait aussi des comptes rendus critiques d'expériences autogestionnaires dans la recherche : partage des salaires entre chercheurs et secrétaires, ou encore autogestion d'un laboratoire de sociologie. L'enquête ordinaire et réflexive sur les pratiques quotidiennes des professionnels de l'enquête en était le principal outil critique ; une manière pour les scientifiques de se tendre un miroir afin de réfléchir collectivement à leur pratique.

Ces enquêtes étaient portées par une écriture intentionnellement anonyme, ce qui visait à dépasser le cas singulier pour accéder à une dimension de critique générale des sciences. Cet anonymat avait également pour objectif de protéger les auteurs des représailles que les « mandarins » dénoncés ne manquaient pas de mettre en œuvre quand les auteurs étaient identifiés.

L'ambition de ces revues alternatives de critique de science était donc à la fois de donner au public une connaissance de la science comme *travail*, et non comme idée générale plus ou moins mythique, et des luttes sociales et politiques qui s'y mènent contre l'idéologie scientiste portée par les médias, tout en construisant des espaces d'expression et de liaison destinés à la communauté des chercheurs qui se battent pour un monde meilleur.

### #Le Chœur, avec la voix des lucioles

Nos loupes de travail ne nous isolent pas les uns des autres. Les loupes nous rendent sensibles et curieux de la vision et de la voix de l'autre, nécessaire, désirable. Elles ne nous privent en aucune façon de la perception d'un monde commun. Ce monde dont les instances du management scientifique entendent gérer la fiction par l'exclusion de la pluralité et l'imprévisibilité du vivant. Pour nous, il s'agit d'abord de croire à cette fiction, ce qui implique de prendre le vivant au sérieux, dans toute sa matérialité, son imprédictibilité et son imaginaire. La gestion gouvernementale du Covid-19 fait de nous les témoins désolés, les sentinelles inquiètes de la faillite de la vision anticipatrice qui s'avère non pas myope, mais enfermée dans une perspective délétère. Tout rappelle, à nos yeux, l'importance qu'il faut accorder aux plus petites échelles et aux moindres gestes qui, précisément, échappent aux algorithmes des stratégies. Résolument, nous réitérons donc notre engagement dans une perspective UniversiTerre attentive à tout ce qui, sous la chape de plomb du pareil au même, vibre d'une infinité de frémissements singuliers.

